

PREMIERE LECTURE - Genèse 14, 18-20

Comme Abraham revenait d'une expédition victorieuse contre quatre rois, 18 Melchisédek, roi de Salem, fit apporter du pain et du vin ; il était prêtre du Dieu très-haut. 19 Il prononça cette bénédiction : "Béni soit Abraham par le Dieu très-haut, qui a fait le ciel et la terre ; 20 et béni soit le Dieu très-haut, qui a livré tes ennemis entre tes mains." Et Abraham lui fit hommage du dixième de tout ce qu'il avait pris.

Depuis le chapitre 12, le livre de la Genèse nous racontait l'histoire d'Abraham, l'homme de la foi. Obéissant à l'appel de Dieu, il a fait un long périple, menant l'existence des nomades, avec ses troupeaux, à la recherche des points d'eau et des pâturages : on peut le suivre le long du croissant fertile : depuis UR en Chaldée (l'actuel IRAK) où il vivait avec son père Térah en passant par HARAN tout au Nord, il traverse de nombreux pays que nous appelons aujourd'hui Turquie, Syrie, Jordanie, Palestine ; il pousse même jusqu'en Egypte où il séjourne un moment ; enfin il s'installe dans le pays promis par Dieu, qu'on appelle alors la terre de Canaan.

On connaît l'histoire : son neveu Loth l'a accompagné jusqu'ici ; mais bientôt il faudra se séparer ; c'est bon signe : leurs affaires sont florissantes et désormais leurs troupeaux sont trop importants pour se partager une surface trop petite ; mieux vaut s'installer à distance les uns des autres. Mais la solidarité familiale continuera à jouer et le jour où Loth sera victime d'une razzia des tribus voisines et fait prisonnier, Abraham vole à son secours. Il poursuit les assaillants de son neveu et le délivre. Du même coup, il est reconnu sur toute la région comme quelqu'un avec qui, désormais, il faudra compter. C'est là qu'apparaît Melchisédech.

C'est la première phrase de notre texte : "Comme Abraham revenait d'une expédition victorieuse contre quatre rois, Melchisédech roi de Salem, fit apporter du pain et du vin." Le récit de la rencontre entre les deux hommes ne retient pas beaucoup l'attention, à première vue, et pourtant, si on y regarde bien, tout est hors norme dans ce texte. Par exemple, la présentation de Melchisédech est rapide : on nous dit seulement qu'il est roi de Salem, et un peu plus bas qu'il "était prêtre du Dieu Très-Haut". Mais justement cette rapidité devrait nous intriguer et elle en dit probablement plus long que nous ne croyons. Le nom, "Melchisédech",

signifie "roi de justice" et le titre "roi de SALEM" est l'équivalent de "roi de Paix". "Salem", en hébreu, c'est le même mot que "Shalom" ; plus tard, on pensera que cette ville de Salem n'est autre que Jérusalem : la résidence du Dieu Très-Haut. Melchisédech est également "prêtre du Dieu Très-Haut" ; mais alors que, généralement, la Bible attache une très grande importance à la généalogie, surtout celle des prêtres, ce prêtre-là, Melchisédech, nous ne savons rien de lui... comme s'il était hors du temps... Enfin, c'est la première fois que le mot "prêtre" apparaît et en plus celui-ci est à la fois roi ET prêtre. Tout fait donc de lui un personnage exceptionnel et va donner au récit de la rencontre entre Abraham et Melchisédech un caractère exceptionnel et même exemplaire.

Et, effectivement, le sacrifice qu'on nous décrit ici (à base de pain et de vin) est très loin de la pratique habituelle des sacrifices dans l'Ancien Testament où l'on voit généralement des victimes animales. Melchisédech, donc, fait apporter du pain et du vin : ce repas va sceller l'Alliance entre Abraham et Melchisédech. Il s'agit sûrement d'un repas à caractère religieux puisqu'on nous précise que Melchisédech est prêtre et qu'il va prononcer une formule de bénédiction. Cette bénédiction, il la prononce de la part du "Dieu Très-Haut qui crée ciel et terre" : si vraiment, comme on le croit aujourd'hui, la ville de Salem est en fait Jérusalem, cela voudrait dire que la religion pratiquée à Jérusalem avant sa conquête par David s'appelait donc la religion du Dieu Très-Haut... Et le plus étonnant, c'est que, quelques versets plus bas, Abraham dira lui aussi : "Je lève la main vers le Seigneur, Dieu Très-Haut qui crée ciel et terre..."

On peut en déduire au moins trois choses : premièrement, Melchisédech et Abraham ont le même Dieu : manière de dire qu'il n'y a qu'un seul Dieu, le Dieu d'Abraham et que des étrangers peuvent le reconnaître, eux aussi ... Deuxièmement, en bénissant Abraham, l'étranger Melchisédech préfigure toutes les nations de la terre qui au long des siècles à venir reconnaîtront en Abraham le béni de Dieu : la promesse de Dieu se réalise déjà. Quand Dieu l'avait appelé, il lui avait annoncé "Par toi se béniront toutes les nations de la terre" : ce qui veut dire, entre autres "toutes les nations de la terre reconnaîtront que ma bénédiction repose sur toi." (Genèse12)... Troisièmement, Melchisédech, roi de Salem, qui est un étranger, qui donc, par hypothèse, ne fait pas partie de la famille d'Abraham, est également prêtre du vrai Dieu. C'est donc qu'il peut exister un sacerdoce légitime en dehors de la descendance d'Abraham... Le texte dit encore que Abraham, après avoir reçu la bénédiction, donne la dîme au prêtre de Jérusalem. Cet usage serait donc très ancien et légitime puisqu'on peut le faire remonter au Patriarche. Et il faut croire qu'à certaines époques, il n'était pas inutile de le rappeler.

Tous ces détails qui insistent sur tel ou tel aspect des événements peuvent aider à deviner à quelle époque ce texte a été écrit : pour l'instant personne ne sait le dire avec certitude ; les deux personnages, Abraham et Melchisédech sont très anciens mais le texte peut fort bien avoir été écrit beaucoup plus tardivement, à un moment où ce récit apparaissait comme tout-à-fait exemplaire et où l'on souhaitait insister sur l'un ou l'autre de ces aspects... Plus tard, le personnage de Melchisédech a été considéré comme un ancêtre du Messie. Nous le verrons mieux dans le

psaume 109 que cette même fête du Corps et du Sang du Christ nous propose. Enfin, on ne se privera pas dans l'avenir de faire remarquer que Abraham n'était pas encore circoncis quand il a été béni par Melchisédech : puisque le rite de la circoncision ne sera donné à Abraham que plus tard, d'après le livre de la Genèse. Les Chrétiens, en particulier, en déduiront qu'il n'est pas nécessaire d'être circoncis pour être béni de Dieu. (On se souvient que c'était une question qui se posait dans les premières communautés chrétiennes composées de Juifs circoncis et de non-Juifs).

Bien sûr, une offrande de pain et de vin, scellant un repas d'Alliance, offerte par les mains du roi de justice et de paix, vrai roi, vrai prêtre du Dieu Très-Haut... nous, Chrétiens, nous y reconnaissons le geste du Christ : et nous y découvrons la continuité du projet de Dieu. A chaque Eucharistie, nous refaisons le geste de Melchisédech accompagnant l'offrande de pain et de vin des mots "Tu es béni, Dieu de l'univers, toi qui donnes ..."

PSAUME 109 (110)

1 Oracle du Seigneur à mon seigneur : "Siège à ma droite, et je ferai de tes ennemis le marchepied de ton trône."

2 De Sion, le Seigneur te présente le sceptre de ta force : "Domine jusqu'au coeur de l'ennemi."

3 Le jour où paraît ta puissance, tu es prince, éblouissant de sainteté : "Comme la rosée qui naît de l'aurore, je t'ai engendré."

4 Le Seigneur l'a juré dans un serment irrévocable : "Tu es prêtre à jamais selon l'ordre du roi Melchisédech."

Jésus lui-même a cité ce psaume en parlant de lui ; et donc, tout normalement, les Chrétiens y lisent désormais une annonce du mystère du Christ. Mais n'allons pas trop vite en besogne : pour le comprendre un peu, il vaut mieux essayer de déchiffrer ce que ce psaume pouvait évoquer pour ceux qui l'ont chanté bien avant la naissance de Jésus. Ce psaume plante le décor de la cérémonie du sacre d'un nouveau roi : et on y trouve des détails très concrets de la cérémonie du sacre. Tout ce rituel s'explique si l'on sait que, en filigrane, derrière toute cérémonie de sacre d'un roi à Jérusalem se profile le thème de l'élection de la descendance de David : car chaque roi, oint à Jérusalem, préfigurait le Messie futur.

Soit dit en passant, le psaume 109 raconte un sacre, mais cela ne veut pas dire qu'il ait été chanté pour un sacre réel : ce qui est sûr, c'est qu'il a été chanté à Jérusalem, pendant la fameuse Fête des Tentes pour rappeler les promesses messianiques de Dieu. En évoquant une scène d'intronisation, ce sont ces promesses, en réalité, qu'on évoque pour maintenir l'espérance du peuple. Pour savoir comment se déroulait le sacre d'un roi, il suffit de se

reporter aux descriptions qu'en donnent plusieurs livres de la Bible, en particulier les livres des Rois et des Chroniques, à propos des sacres de Salomon et de Joas. La cérémonie se déroulait en deux temps, au Temple de Jérusalem, d'abord, puis à l'intérieur du palais royal dans la salle du trône.

Au Temple, d'abord : le roi arrive, escorté de la garde royale ; puis un prophète pose le diadème sur sa tête (le terme technique, c'est il lui "impose" le diadème). Il lui remet également un rouleau (qu'on appelle "les témoignages") et qui est la charte de l'Alliance conclue par Dieu avec la descendance de David ; cette charte contient des formules qui s'appliquent à chaque roi : "Tu es mon fils, aujourd'hui je t'ai engendré"... et encore "Demande-moi et je te donnerai les nations comme héritage" : cette charte lui fait également connaître son nouveau nom (cf Isaïe 9). Toujours au Temple, le prêtre lui confère "l'onction". La cérémonie au Temple s'achève par une acclamation, une clameur immense qu'on appelle la "Terouah" : tous ceux qui assistent à la cérémonie crient "un tel est roi" dans un concert d'applaudissements, au son du cor et des trompettes. La terouah, en réalité, c'est un cri de guerre qui s'est transformé en ovation pour le nouveau roi : c'est le roi-chef de guerre qu'on acclame.

Puis on se rend en cortège, ou plutôt en procession au Palais. Le cortège pousse des clameurs "à fendre la terre" comme on dit. Au passage, le roi s'arrêtera pour boire à une source, symbole de la vie nouvelle qui lui est donnée et de la force dont il est revêtu désormais pour triompher de ses ennemis. Au Palais, dans la salle du trône, se déroule la deuxième partie de la cérémonie : le cortège royal, venant du Temple, pénètre dans la salle du trône. Le psaume d'aujourd'hui commence ici : le prophète prend la parole au nom de Dieu, en employant la formule solennelle : "Oracle du Seigneur" ; il invite le nouveau roi à gravir les marches du trône et à s'asseoir. Dans la Bible, on rencontre l'expression "s'asseoir sur le trône des rois" qui signifie "régner". Sur les marches du trône, sont sculptés des guerriers ennemis enchaînés : donc, en gravissant les marches, le roi posera le pied sur la nuque de ces soldats ; ce geste de victoire est le présage de ses victoires futures ; c'est le sens de la première strophe : "Oracle du Seigneur à mon seigneur" (il faut lire "parole de Dieu pour le nouveau roi") : "Siège à ma droite, et je ferai de tes ennemis le marchepied de ton trône".

Reste l'expression "à ma droite"... or c'est Dieu qui parle par la bouche du prophète : au départ, cela correspond à une donnée très concrète, topographique : à Jérusalem, le palais de Salomon est situé au Sud du Temple (donc à droite du Temple, si vous êtes tournés vers l'Est) ; tout s'explique : Dieu trône invisiblement au-dessus de l'Arche dans le Temple et le roi siégeant sur son trône sera donc à sa droite. Puis le prophète remet le sceptre au nouveau roi ; et c'est la deuxième strophe : "De Sion, le Seigneur te présente le sceptre de ta force ; domine jusqu'au coeur de l'ennemi". Cette remise du sceptre est symbolique de la mission confiée au roi. Il dominera ses ennemis, pour protéger son peuple.

Désormais il s'inscrit dans la longue chaîne des rois descendants de David : il est à son tour porteur de la promesse faite à David ; on n'oublie pas qu'il n'est qu'un homme mortel, mais il devient porteur d'un destin éternel

parce que le projet de Dieu est éternel. C'est probablement le sens de la strophe suivante, un peu obscure : "Le jour où paraît ta puissance" (c'est-à-dire le jour du sacre) "tu es prince, éblouissant de sainteté" (tu es revêtu de la sainteté de Dieu et donc de son immortalité)... "Comme la rosée qui naît de l'aurore, je t'ai engendré" : manière de dire qu'il est prévu par Dieu depuis l'aurore du monde. Le roi homme reste mortel mais la lignée de David est prévue de toute éternité et immortelle.

Dans le même sens, la strophe suivante emploie l'expression "à jamais" : "Tu es prêtre à jamais"... le roi futur (c'est-à-dire le Messie) sera donc à la fois roi et prêtre comme l'était Melchisédech ; il sera prêtre, c'est-à-dire médiateur entre Dieu et son peuple. On a ici la preuve que, dans les derniers siècles de l'histoire biblique, on pensait que le Messie serait prêtre. Enfin le psaume précise : prêtre "selon l'ordre de Melchisédech" ; c'est qu'il y avait réellement un problème : on ne peut pas être prêtre si on ne descend pas de Lévi ; c'est la Loi ; mais comment concilier cette Loi avec la promesse que le Messie sera un roi descendant de David, qui, est de la tribu de Juda et non de Lévi ? Le psaume 109 donne la réponse : il sera prêtre, oui, mais à la manière de Melchisédech, ce roi de Salem, à la fois roi et prêtre bien avant que n'existe la tribu de Lévi.

En relisant ce psaume, le Nouveau Testament y a découvert une profondeur nouvelle : Jésus-Christ est bien ce prêtre "à jamais", conçu de toute éternité, médiateur de l'Alliance définitive, et surtout il est victorieux du pire ennemi de l'homme, la mort, par sa résurrection. Saint Paul le dit dans la première lettre aux Corinthiens : "Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort, car il a tout mis sous ses pieds."

DEUXIEME LECTURE - 1 Corinthiens 11, 23-26

Frères,
23 moi, Paul, je vous ai transmis ce que j'ai reçu de la tradition qui vient du Seigneur : la nuit même où il était livré, le Seigneur Jésus prit du pain,
24 puis, ayant rendu grâce, il le rompit et dit : "Ceci est mon corps, qui est pour vous. Faites cela en mémoire de moi."
25 Après le repas, il fit de même avec la coupe en disant : "Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang. Chaque fois que vous en boirez, faites cela en mémoire de moi."
26 Ainsi donc, chaque fois que vous mangez ce pain et que vous buvez à cette coupe, vous proclamez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne.

"Je vous ai transmis ce que j'ai reçu de la tradition." Saint Paul nous dit ici le véritable sens du mot "tradition" : non pas seulement une habitude qu'il faut respecter, mais un dépôt précieux que nous nous transmettons fidèlement de génération en génération... Si nous sommes croyants aujourd'hui, c'est parce que depuis 2000 ans, les Chrétiens, à toute époque, ont fidèlement transmis le trésor qu'ils portaient ; comme dans une course de relais, on se transmet ce qu'on appelle le "témoin". Et si la transmission est fidèle, on peut dire que la tradition nous vient du Seigneur : "Je vous ai transmis ce que j'ai reçu de la tradition qui vient du Seigneur". Quand nous transmettons à notre tour le dépôt précieux de la foi, nous avons le devoir de vérifier qu'il vient bien du Seigneur et non pas de nos petites idées personnelles. C'est cette transmission fidèle qui construit progressivement le Corps du Christ au long de l'histoire de l'humanité ; cette transmission n'est pas un savoir intellectuel, elle est l'entrée dans le mystère du Christ et notre fidélité se mesure à notre manière de vivre : or justement, Paul s'inquiète des mauvaises habitudes que sont en train de prendre les Corinthiens ; et les quelques versets que nous lisons ici s'inscrivent dans un chapitre où il leur rappelle les exigences de la vie fraternelle. "Je n'ai pas à vous féliciter : lorsque vous vous réunissez en assemblée, il y a parmi vous des divisions..." On peut se demander ce qu'il dirait aujourd'hui en voyant tant de schismes et de divisions parmi les Chrétiens du vingt-et-unième siècle ? Pour lui l'exigence de vivre en communion les uns avec les autres découle directement du mystère de l'Eucharistie.

"La nuit même où il était livré, le Seigneur Jésus prit du pain" : Paul fait un lien direct entre la Passion du Christ et ce geste ; "il était livré" : là Jésus est passif, il est le jouet d'une trahison, de l'incom-préhension, de la haine des hommes... il est livré entre nos mains... Dans les phrases suivantes "il prit du pain... il rendit grâce, il le rompit, il dit...", au contraire, il est actif, il prend l'initiative, il donne un sens à tout ce qui va se passer : il retourne la situation ; de cette conduite de malheur, il va faire le geste suprême de l'Alliance entre Dieu et les hommes. Et, là, on entend en écho la phrase de Jésus lui-même rapportée par Saint Jean : "Ma vie, on ne me la prend pas, je la donne" (Jn 10, 18). De ce contexte de haine et d'aveuglement, il va faire le lieu de l'amour et du partage : "mon corps est pour vous" ; "cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang"... Voilà ce qu'est le "pardon" au vrai sens du terme : le don parfait, au sens de parachevé, par-delà la haine... Et par là même, il montre la puissance de l'amour, qui est seul capable de transformer des conduites de mort en source de vie. Seul le pardon est capable de ce miracle. "Il est vraiment grand le mystère de la foi" comme nous le disons à chaque Eucharistie.

Quand il lit le mystère de la foi à ce niveau-là, Paul ne peut qu'être scandalisé de l'écart entre la profondeur de ce mystère et la mesquinerie de la conduite des Corinthiens. On ne s'étonne pas que ce texte nous soit proposé justement le jour de la fête du Corps du Christ : nous sommes aujourd'hui ce Corps du Christ en train de grandir. "Chaque fois que vous mangez ce pain et que vous buvez à cette coupe, vous proclamez la mort du Seigneur." "Proclamer" sa mort : curieuse expression, si on y réfléchit... Littéralement, d'ailleurs, le texte grec dit "vous annoncez". Nous sommes presque surpris de ce mot "annoncer" : d'abord, l'événement de la mort du Christ n'est pas vraiment

nouveau, on le connaît déjà. Ce n'est donc plus une information que nous donnons. D'autre part, nous sommes plus enclins à annoncer la Résurrection du Christ que sa mort sur la croix, et en tout cas, nous ne parlons de la Croix qu'avec la Résurrection ; dans l'acclamation après la Consécration, nous disons bien le tout ensemble : "Nous proclamons ta mort, Seigneur Jésus, nous célébrons ta Résurrection, nous attendons ta venue dans la gloire". Ou bien encore : "Gloire à toi, qui étais mort, Gloire à toi qui es vivant, notre Sauveur et notre Dieu, Viens Seigneur Jésus". Nous ne séparons jamais les deux faces du mystère du Christ, sa mort et sa Résurrection.

Les premiers chrétiens non plus ne séparaient pas la mort et la résurrection de Jésus. Mais la Résurrection n'est pas un acte de Jésus, elle est un acte du Père ressuscitant son Fils ; l'amour suprême du Christ, c'est dans sa mort librement acceptée qu'il l'accomplit ; comme le dit la très belle prière eucharistique de la Réconciliation, c'est dans "ses deux bras étendus qui dessinent entre ciel et terre le signe indélébile de l'Alliance" (entre Dieu et l'humanité). Quand nous "proclamons sa mort", nous nous engageons donc résolument dans la grande oeuvre de réconciliation et d'Alliance inaugurée par Jésus. Saint Paul termine par cette phrase : "Vous proclamez sa mort jusqu'à ce qu'il vienne". Ce "jusqu'à" dit notre impatience. Le peuple chrétien est tendu vers la venue du Christ ; nous sommes le peuple de l'attente. Cette attente, nous la disons à chaque Eucharistie : "Viens, Seigneur Jésus", c'est la dernière phrase de l'acclamation après la Consécration. Mais aussi dans le Notre Père : "Que ton règne vienne". Et si Jésus nous invite à redire si souvent cette prière, c'est pour nous éduquer à l'espérance : pour que nous devenions des impatients de son Règne, de sa venue.

Dernière remarque : Paul dit "jusqu'à ce qu'il vienne" et non pas "jusqu'à ce qu'il revienne". Nous n'attendons pas le retour du Christ comme s'il était parti quelque part loin de nous et qu'il devait revenir. Il n'est pas parti quelque part loin de nous ! Il est avec nous "tous les jours jusqu'à la fin des temps" comme il nous l'a promis (Mt 28, 20). Mais nous attendons sa VENUE au sens où l'on dit "Le Dieu qui est, qui était et qui vient" : il ne cesse de venir au sens où sa Présence agissante accomplit peu à peu le grand projet prévu dès avant la création du monde, pour peu que nous acceptions d'y collaborer. Le dernier mot de la Bible, dans l'Apocalypse, c'est justement "Viens, Seigneur Jésus". Le début du livre de la Genèse nous disait la vocation de l'humanité appelée à être l'image et la ressemblance de Dieu, donc destinée à vivre d'amour, de dialogue, de partage comme Dieu lui-même dans sa Trinité. Le dernier mot de la Bible nous dit que le projet se réalise en Jésus-Christ. Quand nous disons "Viens Seigneur Jésus", nous appelons de toutes nos forces le jour où il nous rassemblera tous des quatre coins du monde pour ne faire qu'un seul Corps.

EVANGILE - Luc 9, 11-17

11 Jésus parlait du règne de Dieu à la foule, et il guérissait ceux qui en avaient besoin.

12 Le jour commençait à baisser. Les Douze s'approchèrent de lui et lui dirent : "Renvoie cette foule, ils pourront aller dans les villages et les fermes des environs pour y loger et trouver de quoi manger : ici nous sommes dans un endroit désert."

13 Mais il leur dit : "Donnez-leur vous-mêmes à manger." Ils répondirent : "Nous n'avons pas plus de cinq pains et deux poissons... à moins d'aller nous-mêmes acheter de la nourriture pour tout ce monde."

14 Il y avait bien cinq mille hommes. Jésus dit à ses disciples :

"Faites-les asseoir par groupes de cinquante."

15 Ils obéirent et firent asseoir tout le monde.

16 Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, et, levant les yeux

au ciel, il les bénit, les rompit et les donna à ses disciples pour qu'ils les distribuent à tout le monde.

17 Tous mangèrent à leur faim, et l'on ramassa les morceaux qui restaient : cela remplit douze paniers.

Pour la fête du Corps et du Sang du Christ, on lit un récit de miracle et plus exactement de multiplication des pains : ce choix peut nous surprendre ; Corps et du Sang du Christ, nous pensons aussitôt à l'Eucharistie... et, à première vue, quel lien y a-t-il entre l'Eucharistie et un miracle de multiplication des pains ? Saint Luc, lui-même, pourtant, a très certainement voulu marquer ce lien car il décrit les gestes de Jésus avec les termes mêmes de la liturgie eucharistique : "Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, et, levant les yeux au ciel, il les bénit, les rompit et les donna à ses disciples."

Reprenons le texte en le suivant tout simplement : la première phrase, d'abord, "Jésus parlait du règne de Dieu et il guérissait ceux qui en avaient besoin". Il annonce le règne de Dieu par ses paroles et par ses actes. La multiplication des pains intervient tout de suite après : c'est donc qu'elle s'inscrit dans ce contexte : la multiplication des pains, aussi, c'est le règne de Dieu en actes ; nourrir ceux qui ont faim, c'est faire naître le règne de Dieu. (On sait à quel point Luc aime insister sur la nécessaire cohérence entre les paroles et les actes).

"Le jour commençait à baisser" : les disciples ont souci de ces gens qui vont se laisser surprendre par la nuit ; très sagement ils suggèrent la solution : il faut disperser cette foule, renvoyer tout le monde ; chacun pourra régler son problème de logement et de nourriture ; on trouvera bien le nécessaire dans les environs... apparemment, à en croire le texte de Luc, c'était envisageable. Mais Jésus ne retient pas cette solution de dispersion : on peut se demander pourquoi ? Peut-être le Règne de Dieu qu'il annonce ne cadre-t-il pas avec des solutions de dispersion ? Le Royaume de Dieu est un mystère de rassemblement, nous le savons ; il ne s'accommode pas du "chacun pour soi".

Et Jésus dit sa solution à lui : "Donnez-leur vous-mêmes à manger" ; les disciples ont dû être un peu surpris ! Sa solution, elle est facile à dire, mais comment faire ? Ils sont réalistes, eux : "Nous n'avons pas plus de cinq pains et deux poissons" ; cela pourrait aller pour une famille, peut-être, mais pour cinq mille hommes, c'est dérisoire. Ils ont raison, cent fois raison... à vues humaines. Mais pourtant, si Jésus leur dit cette phrase plutôt surprenante, ce n'est pas pour les mettre dans l'embarras ; jamais Jésus ne cherche à mettre quiconque dans l'embarras : ils le savent bien ; s'il leur dit de nourrir eux-mêmes la foule, c'est qu'ils en ont les moyens.

Alors ils ont l'idée d'une deuxième solution : nous pourrions "aller nous-mêmes acheter de la nourriture pour tout ce monde". C'est déjà beaucoup mieux ; ce n'est pas une solution de dispersion ; les disciples sont prêts à jouer les intendants, à se mettre au service de cette foule. Mais apparemment, cela ne convient pas encore : Jésus ne les laisse pas partir faire les courses. Visiblement, il a une autre solution ; il ne leur fait pas de reproche, il leur dit simplement : "Faites-les asseoir par groupes de cinquante". Il choisit donc la solution du rassemblement ; on peut remarquer cependant que si le règne de Dieu est un rassemblement, ce n'est pas une foule indistincte, c'est un rassemblement organisé ; une communauté de communautés, un rassemblement de communautés distinctes, si l'on préfère.

Il "bénit" les pains : ce n'est pas un rite magique sur le pain ; c'est reconnaître le pain comme don de Dieu et lui demander de savoir l'utiliser pour le service des affamés. Reconnaître le pain comme don de Dieu, c'est tout un programme ; c'est très exactement le sens de la démarche de la préparation des dons à la Messe : ce que l'on appelait autrefois l'offertoire ; si la Réforme liturgique engagée au Concile Vatican II a remplacé le mot "offertoire" par cette expression "Préparation des dons", c'est pour nous aider à mieux comprendre de quoi il s'agit : ce n'est pas nous qui donnons quelque chose. Dans la formule "Préparation des dons", il faut entendre "Préparation des dons de Dieu". Quand nous apportons à l'autel du pain et du vin qui sont symboliques de tout le cosmos et de tout le travail de l'humanité, nous reconnaissons que tout est don de Dieu : que nous ne sommes pas propriétaires de tout ce qu'il nous a donné (que ce soit notre avoir matériel, ou nos richesses de toute sorte, physiques, intellectuelles, spirituelles...) ; nous n'en sommes pas propriétaires, nous en sommes intendants : et ce geste répété à chaque Eucharistie va peu à peu nous transformer, et faire de nous réellement des intendants de nos richesses pour le bien de tous. C'est peut-être bien dans ce geste de dépossession que nous pourrions puiser l'audace des miracles : en disant à ses disciples "Donnez-leur vous-mêmes à manger", Jésus voulait leur faire découvrir qu'ils ont des ressources insoupçonnées... mais à condition de tout reconnaître comme don de Dieu.

Encore une fois, quand Jésus dit "Donnez-leur vous-mêmes à manger", ce n'est pas pour les mettre dans l'embarras : ils en sont capables, mais ils ne le savent pas, ou ils n'osent pas le croire. Si ce texte nous est proposé à nous, aujourd'hui, à notre tour, c'est que Jésus, devant les affamés du monde entier, nous dit aujourd'hui : "Donnez-leur vous-mêmes à manger". Et nous aussi, comme les disciples, avons des

ressources que nous ignorons. A condition de reconnaître nos richesses de toute sorte comme don de Dieu et de nous considérer, nous, comme de simples intendants. Encore faut-il nous souvenir d'une chose : nous l'avons vu un peu plus haut ; en refusant la solution de dispersion de la foule proposée par les disciples, Jésus nous dit que le Règne de Dieu ne s'accommode pas du "chacun pour soi".

Alors le lien entre cette multiplication des pains et la Fête du Corps et du Sang du Christ s'éclaire ; c'est l'évangile de Jean qui nous donne la clé : alors que les trois évangiles synoptiques rapportent l'institution de l'Eucharistie, le soir du Jeudi Saint, avec, chez Luc, l'ordre du Seigneur "Vous ferez cela en mémoire de moi", Saint Jean, lui, raconte le lavement des pieds et la recommandation de Jésus : "Ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi." Ce qui veut dire qu'il y a deux manières indissociables de célébrer le mémorial de Jésus-Christ : partager l'Eucharistie et aussi nous mettre au service des autres (service symbolisé par le lavement des pieds), c'est-à-dire, très concrètement, multiplier les richesses du monde pour les partager à tous les hommes.

